

Observatoire du Management Alternatif
Alternative Management Observatory

Fiche de lecture

XY
De l'identité masculine

Elisabeth Badinter

1992



Mathilde Denoits – Février 2008
Majeure Alternative Management – HEC Paris – 2007-2008

Genèse de la fiche de lecture

Cette fiche de lecture a été réalisée dans le cadre du cours « Histoire de la critique » donné par Eve Chiapello et Ludovic François au sein de la Majeure Alternative Management, spécialité de troisième année du programme Grande Ecole d’HEC Paris.

Origin of this review

This review was presented in the “Histoire de la critique” course of Eve Chiapello and Ludovic François. This course is part of the “Alternative Management” specialization of the third-year HEC Paris business school program.

Charte Ethique de l’Observatoire du Management Alternatif

Les documents de l’Observatoire du Management Alternatif sont publiés sous licence Creative Commons <http://creativecommons.org/licenses/by/2.0/fr/> pour promouvoir l’égalité de partage des ressources intellectuelles et le libre accès aux connaissances.

L’exactitude, la fiabilité et la validité des renseignements ou opinions diffusés par l’Observatoire du Management Alternatif relèvent de la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

XY, De l'identité masculine

LGF – Le Livre de Poche, Paris, 1994

Première date de parution : 1992, Odile Jacob, Paris

Résumé : XY, De l'identité masculine est un essai qui s'interroge sur la perception traditionnelle de la masculinité et, en regard, de la féminité, mais surtout sur l'évolution contemporaine de la virilité. Qu'est-ce qu'être un homme dans les sociétés industrielles et post-industrielles ? Comment évolue et se construit « l'idéal » masculin ? Comment s'élabore une identité que la biologie et la génétique ne suffisent pas à définir ? Etudiant les crises de la masculinité en diachronie, puis la différenciation nécessaire à la construction de la figure masculine, Elisabeth Badinter s'interroge ensuite sur les rapports entre pédagogie et identité, mais aussi entre identité et préférence sexuelle. Elle aborde enfin la crise de l'identité masculine contemporaine, qui a partie liée à la tertiarisation de la société, et définit ainsi deux types d'hommes : « l'homme dur » et « l'homme mou » qu'elle souhaite voir se réconcilier. Evoquant les mutations de la virilité, elle suggère un investissement dans la paternité. La lecture de cet ouvrage est éclairée par un résumé de la première partie de L'invention de soi : une théorie de l'identité de Jean-Claude Kaufmann.

Mots-clés : Identité, société, masculinité, féminité, féminisme, sexualité, histoire, mythe

XY, On masculine identity

Columbia University Press, Columbia, 1997, (Trad.: Lydia Davis)

First date of publication: 1992, Odile Jacob, Paris

Abstract: XY, On masculine identity is an essay which deals with the traditional perception of masculinity and femininity, and with the contemporary evolution of the manliness. What is it to be a man in industrial and postindustrial societies? How is created the “ideal” man? How is built an identity which is not just biologically or genetically-based? Exploring the crisis of the male identity at work or at home, as a worker, as a husband, as a father, Elisabeth Badinter analyzes the links between pedagogy and identity on one side, and sexuality and identity on the other side. A summary of the first part of L'invention de soi, a book of Jean-Claude Kaufmann, helps to clarify the whole text of Elisabeth Badinter.

Key words: Identity, society, masculinity, femininity, feminism, sexuality, history, myth

Table des matières

| | |
|--|-----------|
| 1. L'auteur et son oeuvre | 5 |
| 1. 1. Brève biographie | 5 |
| 1. 2. Place de l'ouvrage dans la vie de l'auteur | 6 |
| 2. Résumé de l'ouvrage | 7 |
| 2. 1 Plan de l'ouvrage..... | 7 |
| 2. 2 Principales étapes du raisonnement et principales conclusions | 8 |
| Prologue : L'Enigme masculine (Le Grand X) | 8 |
| Première partie : Construire un mâle (Y) | 10 |
| Deuxième partie : Etre un homme (XY) | 14 |
| 3. Commentaires critiques..... | 16 |
| 3. 1 Une autre réflexion sur la construction de l'identité au sein de la société contemporaine | 16 |
| 3. 2 Avis de l'auteur de la fiche | 20 |
| 4. Bibliographie de l'auteur | 23 |
| 4. 1 Ouvrages historiques : | 23 |
| 4. 2. Ouvrages sociologiques et essais : | 23 |
| 4. 3. Préfaces : | 24 |
| 5. Références | 25 |

1. L'auteur et son oeuvre

1. 1. Brève biographie

Élisabeth Badinter, née Bleustein-Blanchet le 5 mars 1944 à Boulogne-Billancourt est une femme de lettres et une philosophe française. Elle est l'une des trois filles du publicitaire Marcel Bleustein-Blanchet, fondateur de Publicis. Elle est actionnaire de référence et membre du conseil de surveillance du groupe Publicis (dont elle détient environ 10%). Elle figure au palmarès des 500 premières fortunes de France. Epouse de Robert Badinter, elle est mère de trois enfants.

Agrégée de philosophie, anciennement maître de conférences à l'École Polytechnique, E. Badinter est spécialiste du 18^{ème} siècle et de la pensée des Lumières. Elle a notamment travaillé sur l'évolution des mentalités et des mœurs. Influencée entre autres par Simone de Beauvoir, elle a écrit sur la place de la femme dans la société et sur le concept de laïcité qu'elle défend ferveusement. Longtemps qualifiée de « féministe », elle échappe de plus en plus à ce vocable notamment parce qu'elle critique la « misandrie »¹ de certaines féministes par exemple dans *Fausse route : Réflexions sur 30 années de féminisme*, publié en 2003. Ses positions sont souvent controversées. Elle s'est notamment opposée aux lois sur la parité en politique dans la mesure où, selon elle, les femmes peuvent parvenir aux plus hautes instances du pouvoir sans l'aide d'une réglementation. Ses écrits critiques sur le traitement des crimes et délits sexuels ont suscité l'hostilité des féministes radicales. E. Badinter continue néanmoins de se réclamer du « féminisme » mais elle s'oppose à une lutte entre les sexes et prône une « ressemblance » entre les hommes et les femmes et ce dès *L'Un est l'Autre* (1986) et *Thomas, Diderot, Madame d'Épinay : qu'est-ce qu'une femme ?*, débat qu'E. Badinter a préfacé en 1989.

¹ Sentiment sexiste d'aversion pour les hommes.

1. 2. Place de l'ouvrage dans la vie de l'auteur

XY est un essai. Il est le résultat de six séminaires tenus à L'Ecole Polytechnique. La réflexion d'E. Badinter a été alimentée à la fois par des études européennes et par de nombreuses recherches américaines.

L'édition du Livre de Poche de l'ouvrage comporte 319 pages. Il est composé d'un prologue (« L'énigme masculine ») et de deux parties (« Construire un mâle (Y) » et « Etre un homme (XY) »). Le texte de l'essai est suivi d'une longue bibliographie dont un « Choix de romans qui éclairent la condition masculine contemporaine ».

XY est un ouvrage de recherche et de réflexion qui manifeste néanmoins un fort parti pris notamment en se démarquant des points de vue traditionnellement exprimés par le mouvement féministe. Il fait suite à des travaux de recherche historique pure, ainsi *L'Amour en plus : histoire de l'amour maternel du 16^{ème} au 20^{ème} siècle* (1981) ou *Emilie, Emilie : l'ambition féminine au 18^{ème} siècle* (1983) ou à des travaux sociologiques où la dimension idéologique est plus sensible tels que *L'Un est l'Autre* (1986) ou *Thomas, Diderot, Madame d'Epinay : qu'est-ce qu'une femme ?*, débat préfacé en 1989.

2. Résumé de l'ouvrage

2. 1 Plan de l'ouvrage

Prologue

L'Enigme masculine – Le Grand Y

Qu'est-ce qu'un homme ?

Quand l'homme était l'Homme

Les précédentes crises de la masculinité

La polémique actuelle : l'homme surdéterminé ou indéterminé ?

Première partie

Construire un mâle (Y)

L'identité masculine

Chapitre 1 : Y ou le dualisme sexuel

Chapitre 2 : La différenciation masculine

Chapitre III : « C'est l'homme qui engendre l'homme »

Chapitre IV : Identité et préférence sexuelle

Deuxième partie

Etre un homme (XY)

Vers la guérison de l'homme malade

Chapitre 1 : L'homme mutilé

Chapitre 2 : L'homme réconcilié

L'homme en mutation

Choix de romans

Bibliographie générale

Index des noms cités

2. 2 Principales étapes du raisonnement et principales conclusions

« Il y a encore peu, c'était la femme le continent noir de l'humanité et nul ne songeait à questionner l'homme. La masculinité paraissait aller de soi : lumineuse, naturelle et contraire à la féminité. »¹

L'ouvrage d'E. Badinter constitue une réflexion sur la construction de l'identité masculine, de la formule chromosomique à la conscience du masculin en soi, de la génétique aux facteurs psychologiques, sociaux et culturels. Il s'offre à lire comme une remise en question de nombreuses certitudes.

Prologue : L'Enigme masculine (Le Grand X)

Qu'est-ce qu'un homme ?

L'idée d'un principe universel et intemporel de la masculinité – hors temps, hors lieu, hors âge – semble ancrée dans notre conception du monde et est corroborée par la nature qui manifeste sans cesse la différence des sexes.

Néanmoins, les mots laissent se faire jour un doute sur cette notion : la masculinité devient un « objectif », un « devoir » dans l'ordre du langage. « Sois un homme »...cela ne va donc pas de soi ? On entend bien moins « Sois une femme. » La féminité irait de soi, la masculinité s'obtiendrait au prix d'un labeur...Pierre Bourdieu, comme le rappelle E. Badinter, signalait déjà dans *La domination masculine* l'effort pathétique pour parvenir à recevoir un compliment comme « c'est un homme », voire « un homme, un vrai »...Certains seraient « faux »... ?

Dans les années 1970 apparaît donc aux Etats-Unis un questionnement sur « le rôle idéal masculin, source d'aliénation pour les hommes et de mécontentement avec les femmes. » [p. 15]. Chercheurs et romanciers sont sensibles à cette évolution de la perception du masculin. E. Badinter émet l'hypothèse qu'en mettant fin à la distinction des rôles, et investissant les domaines jadis réservés aux hommes, les femmes ont fait s'épanouir la supériorité masculine, le « plus » de l'homme (plus fort, plus rationnel, plus responsable etc.) qui justifie sa relation

¹ BADINTER E., XY, *De l'identité masculine*, p. 10

hiérarchique avec les femmes/avec sa femme surtout. Cette « *illusio virile* » selon l'expression de P. Bourdieu fonde la « *libido dominandi* » qui fonde elle-même la virilité (même illusoire). La domination devenant l'ultime critère de l'identité masculine. Selon E. Badinter, la virilité est moins contestée en Europe qu'outre-Manche, la violence masculine moins grande, les rapports hommes/femmes moins liés à la peur.

Quand l'homme était l'Homme

Cette réflexion diachronique revient sur les deux approches de la dualité des sexes : soit la ressemblance, soit l'opposition, en s'appuyant sur un fait de langue (un même mot désigne le mâle et l'humain). Selon E. Badinter, jusqu'au 18^{ème} siècle, être un homme ou une femme était d'abord un rang, une place, un rôle culturel, non une différence biologique. Cette différence, de degré et non de nature, n'en impliquait pas moins une hiérarchie. Mais au 19^{ème} siècle, « la biologie devient le fondement des prescriptions sociales » [p. 21], l'utérus définit la femme et la cantonne à sa fonction maternelle. D'aucuns ont pu voir dans cette perception « l'égalité dans la différence », les sexes deviennent incomparables – néanmoins, l'homme demeure le critère.

Aujourd'hui, l'homme n'est plus l'Homme, la masculinité est un « concept relationnel » définit au regard de la féminité.

Les précédentes crises de la masculinité

Faisant une « généalogie » de la représentation du masculin, E. Badinter évoque les crises de la masculinité des 17^{ème} et 18^{ème} siècles², qui ne concernent que les classes dominantes, la bourgeoisie urbaine et l'aristocratie, puis celle de la fin du 19^{ème} siècle, plus profonde qui se cristallisera lors des deux guerres mondiales³. Selon E. Badinter, la montée du fascisme et l'avènement du nazisme ont partie liée à l'angoisse identitaire des hommes en Autriche et en Allemagne.

Les femmes remplissent de nouveaux rôles, différents de ceux de mère, de ménagère ; les travailleurs masculins sont infantilisés par leur travail en usine. Le rôle masculin devient incertain ; aux Etats-Unis ; en partie pour remédier à cette situation (!) on crée les « boy-scouts » pour « sauver les garçons de la pourriture de la civilisation urbaine » [Filene Peter, cité p. 37] et en faire des hommes virils...

² Le courant de la Préciosité et plus largement la « féminisation » (la « civilisation » selon N. Elias) des mœurs.

³ Les revendications féministes, l'angoisse des hommes devant la ressemblance des sexes (le refus de faire les gestes/activités traditionnellement dévolus aux femmes), l'émancipation féminine, la « dévirilisation » de certains hommes, le culte de l'androgynie : autant d'éléments vilipendés par la « protestation virile » selon la formule d'Alfred Adler.

La polémique actuelle : l'homme surdéterminé ou indéterminé ?

La masculinité est-elle une donnée biologique ou une construction idéologique ? Deux courants féministes s'opposent : l'un défend le dualisme absolu des deux genres, l'autre leur ressemblance.

Le différencialisme féministe est né en France à la fin des années 1970 lorsque le féminisme universaliste (celui de Simone de Beauvoir) qui défendait la ressemblance et préconisait la mixité déçut. En effet, pour certains, reniant leur féminité, copiant les hommes, les femmes se sont aliénées. Les différencialistes ont insisté sur les différences physiques (notamment la capacité à donner la vie), comme plus tard les écoféministes pour qui la femme incarne la nature et la vie, l'homme la culture et la mort... Cette vision revient à toujours valoriser un sexe plus que l'autre.

Pour les constructivistes, la masculinité n'est pas une essence mais une construction idéologique qui alimente la domination masculine et dont les formes (à défaut du résultat...) changent. Les modèles du masculin évoluent. L'ouvrage d'E. Badinter a pour ambition de chercher à saisir « la multiplicité des masculinités » [p. 52].

Première partie : Construire un mâle (Y)

L'identité masculine

L'acquisition d'une identité, sociale ou psychologique, est un processus complexe qui « comporte une relation positive d'inclusion et une relation négative d'exclusion » [p. 56]. L'identité sexuelle apparaît ainsi pour l'enfant grâce à la différenciation (avec les membres de l'autre sexe) et grâce à l'identification (avec ceux de son propre sexe). Or le petit garçon, contrairement à la petite fille, est d'abord « condamné » à la différenciation – il s'oppose à sa mère, à sa féminité. L'identité sexuelle masculine serait plus délicate que pour la fille, elle serait aussi « moins stable et moins précoce » - d'où peut-être une sur-représentation masculine dans la répartition des troubles psychiatriques.

Chapitre 1 : Y ou le dualisme sexuel

L'étude du développement prénatal de XY montre que durant les premières semaines, les embryons XX et XY sont anatomiquement et hormonalement identiques. De même, les

nourrissons sont très semblables mais le regard des parents – comme l’a très bien montré Elena Belotti – tend à stéréotyper l’enfant. Evoquant le cas des transsexuels, E. Badinter pose la question de la définition du sexe. L’individu possède en quelque sorte quatre sexes : génétique, gonadique⁴, corporel, psychique (celui du sentiment personnel de son identité). Lequel doit primer ?

Chapitre 2 : La différenciation masculine

E. Badinter évoque de manière relativement provocatrice « la fusion originaire » entre la mère et l’enfant, en faisant « une relation amoureuse », écrivant qu’une « bonne mère est naturellement incestueuse et pédophile »⁵. Développant le concept de proféminité chez le petit garçon, E. Badinter défend l’idée que les femmes acceptent leur féminité de manière « primaire et incontestée », que leur identité de genre est plus forte. « La masculinité est seconde et à créer » [p. 78]. Le premier enjeu pour un homme serait donc de ne pas être une femme. Mais féminité première du petit homme n’est pas toujours décriée, elle est en effet à l’origine des sentiments nourriciers, de tendresse et d’attachement chez le futur adulte.

Pourtant selon certains, la phase difficile pour le garçon n’est pas la phase oedipienne (la peur de la castration paternelle) mais la phase préœdipienne (la peur et l’envie de revenir à la symbiose maternelle.) Cette phase préœdipienne dure de moins en moins longtemps – sa fin coïncide étrangement en Occident avec le début de la scolarisation, à trois ans. Les rites d’initiation de certaines tribus (ainsi en Nouvelle-Guinée) viseraient à faire échapper le garçon au danger de la féminisation. Le père est là aussi pour conforter son fils dans sa virilité. E. Badinter prend l’exemple du père d’Hemingway qui essaya vainement de délivrer son fils de l’emprise maternelle. E. Badinter évoque le rituel de la circoncision qui a toujours pour but selon elle – quel que soit l’âge auquel elle est pratiquée – de renforcer la masculinité du garçon. D’après Georg Groddeck, cela constitue un refoulement de la bisexualité dans la mesure où le prépuce a un caractère féminin...

Certains pensent que l’agressivité masculine contre les femmes peut être interprétée comme une réaction à la séparation précoce et au sentiment de trahison qui l’accompagne – tenir les femmes à distance serait un moyen de préserver sa virilité, comme le suggérait déjà Rousseau. E. Badinter parvient ainsi à son idée phare : la masculinité est une réaction, une protestation, le petit garçon se pose en s’opposant. Pour certains psychologues, l’homme adulte se méfierait des femmes en souvenir de sa mère qui aurait trahi son amour en l’abandonnant

⁴ Selon certains médecins, une hormone mâle, la testostérone, fait la différence – dans les compétitions notamment – entre les sexes.

⁵ Qu’est-ce donc qu’une bonne mère ?...

peu à peu au monde des hommes. Inversement, on ne peut devenir un homme sans trahir sa mère. Cette trahison parcourt l'œuvre de Philip Roth. Certaines tribus de Nouvelle-Guinée qui redoutent l'influence mortelle des mères sur leurs fils parce qu'elles les empêchent de grandir et de devenir des mâles adultes arrachent violemment et cruellement les petits garçons à leur mère.

Le besoin de différenciation sexuel est vital, universellement partagé parmi les humains et la plupart des sociétés utilisent le genre pour comprendre et classer les éléments de leur environnement. Face à l'universelle ségrégation sexuelle des enfants, E. Badinter note que dans la société occidentale, la séparation des sexes intervient plus tôt et dure plus longtemps. Cette ségrégation est particulièrement nette dans les situations non structurées par les adultes. La mise en place des groupes de garçons et de filles tiendrait à trois facteurs principaux : la socialisation de l'enfant selon son sexe dès la naissance, des facteurs biologiques et des facteurs cognitifs. Selon E. Badinter, étudier cette socialisation permettrait de d'envisager « la commune bisexualité, autrement dit la ressemblance des sexes » [p. 102].

L'instinct maternel, mythe démenti par l'histoire des comportements selon E. Badinter, culpabilisant et aliénant pour les femmes, serait ravageur pour leurs fils. En effet, cet instinct légitimerait l'exclusion du père et renforcerait la symbiose mère/fils, prolongeant l'identification du garçon à la mère au détriment d'une identification paternelle. Plus les mères sont envahissantes à l'égard de leurs fils, plus ceux-ci fuient ou oppriment les femmes, « mais plutôt que d'accuser les mères « castratrices » d'engendrer des fils sexistes (sous-entendu ce sont les femmes qui sont responsables du malheur des femmes), il est temps de mettre un terme au maternage exclusif de la mère pour briser un cercle vicieux. » [p. 105].

Chapitre III : « C'est l'homme qui engendre l'homme »

C'est l'homme (géniteur ou pas) qui incarne l'image du père qui doit aider l'enfant à changer son identité féminine primaire en une identité masculine secondaire. Le « devenir-homme » est une « fabrication volontariste » [p. 108]. La présence du père est essentielle avant cinq ans. Les multiples épreuves affligées aux corps des hommes – dans l'Antiquité par exemple – visent à faire acquérir une attitude stoïque et à renforcer la virilité, mais bien souvent ce n'est pas le père, mais d'autres hommes adultes qui s'occupent de la masculinisation du plus jeune. Aujourd'hui, les jeunes garçons n'ont plus d'initiateurs et les

pères modernes ne remplissent pas cet office. Les rites d'initiation⁶ ont pour objectif de changer l'identité du garçon pour qu'il renaisse homme. Ils sont l'occasion pour le jeune garçon de montrer son courage, son impassibilité devant la douleur, son mépris de la mort. E. Badinter tire des leçons de ces rites : ils sont d'autant plus longs et douloureux que la symbiose mère/fils s'est prolongée, ils correspondent à un besoin universel de l'enfant mâle (être reconnu comme un homme). Dans certaines sociétés n'ayant pas de rites, le passage est plus problématique : d'aucuns parlent du « complexe de Peter Pan » ou de la culture du « play-boy », d'un refus de tout lien émotionnel avec les femmes. E. Badinter note toutefois que dans les pays anglo-américains, plus obsédés par la virilité d'après elle, les rites de masculinisation ont subsisté plus longtemps (ainsi, les jeunes garçons britanniques envoyés très jeunes dans les *public boarding schools*...).

E. Badinter traite ensuite de la pédagogie homosexuelle, très ancienne, qui apparaît dans des sociétés où la virilité est considérée comme une valeur morale absolue. Une relation étroite avec un corps masculin renforcerait l'identité du petit garçon. Selon Michel Foucault, c'est par le sexe qu'on a accès à sa propre intelligibilité, en Grèce, le sexe servait de support à la transmission de la connaissance. Cette pédagogie met en œuvre une relation de domination, de subordination sexuelle et psychologique nécessaire pour parvenir ensuite au statut de dominant, « l'essence du sentiment d'identité masculine » [p. 128]. Cette pratique de l'homosexualité dans l'enfance et l'adolescence n'affecterait pas l'adaptation à l'hétérosexualité pour le sujet devenu adulte, elle serait une des raisons du rôle effacé du père.

Dans les sociétés industrielles, les hommes travaillent hors de chez eux, les contacts des pères urbains avec leurs enfants sont très réduits, le père devient un personnage lointain. Cela a conduit à une « érosion du patriarcat » selon Peter Stearns – tandis que la crise de 1929, forçant les chômeurs à rester chez eux, humilia les pères... Dans ces sociétés, la majorité des garçons ne trouvent pas en lui leur modèle d'identification, ils la recherchent dans la fiction littéraire ou cinématographique, mais surtout chez leurs pairs : groupes, équipes et bandes sont à la fois l'expression d'un instinct grégaire et d'un besoin de rompre avec une culture familiale féminine – ainsi les boy-scouts et leur lutte contre la « féminisation » ou le développement des sports d'équipe qui impliquent une domination « intra-masculine », la présence d'un capitaine. Cette conception de la masculinité est compétitive, hiérarchique, agressive.

6

Les exemples pris sont ceux des Samburu d'Afrique de l'Est et des Sambia de Nouvelle-Guinée.

Chapitre IV : Identité et préférence sexuelle

La masculinité traditionnelle repose sur trois enjeux : la dissociation d'avec la mère, la distinction d'avec l'autre sexe et le fait pour le garçon de se prouver qu'il n'est pas homosexuel, comme si posséder une femme permettait d'atteindre à l'altérité désirée.

E. Badinter retrace l'histoire du sodomite avant le 19^{ème} siècle puis montre que c'est à cette période qu'a été créé le concept d'hétérosexualité qui postule une différence radicale entre les sexes, lie l'identité de genre (être un homme ou une femme) et l'identité sexuelle et se construit comme la norme. Pour M. Foucault, les sexologues ont créé l'homosexuel... En tous cas, l'homosexualité renforcerait l'aspect positif de l'hétérosexualité.

Selon E. Badinter, l'homosexualité est une forme fondamentale de la sexualité qui s'exerce dans toutes les cultures. Certains appuient cette idée sur la théorie de la bisexualité originare. Pour d'autres au contraire les homosexuels ont une identité spécifique. Les *Gay Studies* ont cherché à montrer que l'hétérosexualité n'est pas la seule sexualité normale. Après la période de revendication du droit à différence, qui a entraîné une certaine stigmatisation, se joue « le droit à l'indifférence » [p. 171].

Deuxième partie : Etre un homme (XY)

Chapitre 1 : L'homme mutilé

Les hommes, homosexuels comme hétérosexuels, subissent deux sortes de mutilations psychologiques qui les atteignent également : l'amputation de la féminité, qui engendre « l'homme dur », le machiste jamais réconcilié avec les valeurs maternelles, et l'absence de virilité, présente chez de nombreux hommes élevés seulement par leur mère. Cet homme mou renonce de son propre gré aux privilèges masculins, à la prééminence du mâle traditionnellement conférée par l'ordre patriarcal. L'homme dur, particulièrement bien incarné par la figure mythique du cow-boy, promeut une hypervirilité, d'une agressivité parfois transformée en auto-destruction. L'homme mou, Petit Prince, Peter Pan, *puer aeternus* selon les jungiens, se caractérise par sa passivité et son inachèvement. Cette seconde partie, beaucoup plus brève, aborde d'intéressantes questions à travers la psychanalyse. Néanmoins, elle voit se multiplier des assertions telles que « selon M. Gerlach-Nielsen, les femmes nordiques en ont assez de l'homme mou »... Toutefois, la position d'E. Badinter va à l'encontre de ces deux points de vue sur l'homme. Il n'y a pas de caractéristiques propres à un

sexe et ignorées de l'autre. L'agressivité n'est pas réservée aux hommes et la compassion aux femmes.

Chapitre 2 : L'homme réconcilié

Il est le *gentleman* qui sait allier solidité et sensibilité. Il a acquis son identité masculine et s'est réconcilié avec son identité féminine. « On ne naît pas homme, on le devient et c'est seulement alors qu'on peut retrouver l'autre, et prétendre à l'androgynat qui caractérise l'homme réconcilié et achevé. » Au-delà du jeu sur la formule de Simone de Beauvoir, il apparaît dans cette phrase une théorie de l'identité proche de celle développée par Jean-Claude Kaufmann : elle est l'achèvement d'un processus – nous dirions plutôt le perpétuel inachèvement. Mais l'essentiel est qu'il y ait processus, inscription dans une temporalité.

La fin du patriarcat marque ainsi la fin d'une nouvelle paternité. Après avoir défini la « bonne mère », E. Badinter se risque à définir le « bon père » à travers la fonction de « paternage », le père mobilise sa féminité première pour bien s'occuper de son bébé. Cette nouvelle paternité permettra peut-être une réconciliation de l'homme avec sa masculinité.

3. Commentaires critiques

3. 1 Une autre réflexion sur la construction de l'identité au sein de la société contemporaine

Afin d'éclairer la lecture l'ouvrage d'E. Badinter et dans la mesure où les critiques universitaires (et non journalistiques) de son texte sont encore rares, nous présentons ici la première partie de L'invention de soi de Jean-Claude Kaufmann, dont le sous-titre est « Une théorie de l'identité ». Ouvrage plus récent (2004 contre 1992), le texte de J.-C. Kaufmann propose une réflexion « généalogique » sur l'identité qui interroge de manière fort intéressante le concept et surtout sa naissance progressive. Le texte qui suit résume l'introduction et la première partie.

Introduction :

J.-C. Kaufmann commence son essai en expliquant son concept de « double hélice » appliqué à l'identité. Il parle d'hélice car la structuration de l'existence n'est ni statique, ni linéaire. Cette hélice est double car le mouvement se développe selon deux modalités différentes. La première est une « socialisation pure, sans véritable intervention de la pensée réflexive, héritage des sociétés holistes, où le destin social conférait le sens de la vie » [p. 7]. La seconde fait que l'identité agit parfois comme opérateur de l'action mais pas toujours, il est ainsi possible ou non de faire usage de l'identité pour s'orienter et se construire comme individu. Elle constitue donc un instrument concret pour l'activité ordinaire dans la mesure où l'on s'interroge sur elle.

Mais des questions apparaissent : est-elle collective ou individuelle ? Fixe ou changeante ? Définie sur une base objective ou subjective ? Le concept n'est jamais défini de manière précise et spécifique. Suite à Claude Lévi-Strauss, J.-C. Kaufmann peut écrire que « toute utilisation de la notion d'identité commence par une critique de cette notion ». J.-C. Kaufmann aboutit à la conclusion qu'elle résulte d'un processus précis, clairement délimité et historiquement daté.

Première partie : L'identité et son histoire

1. D'où vient le concept d'identité ?

Le point de vue le plus radical est peut-être celui de David Hume pour qui la notion d'identité n'est rien d'autre qu'une illusion engendrée par le temps, une pure fiction – sorte de perception qui confère aux impressions une permanence.

J.-C. Kaufmann insiste sur le rôle central de l'Etat et du droit dans le processus de construction du concept d'identité – en particulier des « identités de papier » suivant son expression. Ce sont d'abord les extrêmes de la société, les très riches et les très pauvres, qui ont été visés. Les très riches cherchant à transmettre leur patrimoine et accumulant des actes sur ces biens, sont entrés en tant qu'individus dans le processus d'identification par les papiers. Les très pauvres furent eux directement visés, ils ont permis la préfiguration des procédés modernes d'identification qui ont ensuite été généralisés. De l'ordonnance de Villers-Cotterêts en 1539 (qui généralise et rend obligatoire les registres de baptême) au décret de l'Assemblée Nationale en 1792 qui définit un « mode de constater l'état civil des citoyens », les registres passent des autorités ecclésiastiques aux autorités administratives.

Pourtant la phase ultime de ce processus d'identification des individus (la carte d'identité, document synthétique que chacun doit porter sur lui), n'est pas atteinte – au nom de la défense des libertés individuelles. Elle trouve son origine dans les premiers livrets ouvriers, instruments de contrôle et d'oppression. Les populations nomades (les Tsiganes notamment) ont ensuite été l'objet de cette volonté de contrôle dans les années qui précèdent la Première Guerre Mondiale. La naissance officielle de la carte d'identité, sous Vichy, est aussi occasionnée par la peur et la xénophobie, elle vise les juifs dans un violent mouvement d'antisémitisme.

En dehors de ces atroces dérives, la vision simplificatrice de l'identité est compréhensible et nécessaire du point de vue de l'Etat qui doit définir des catégories. Mais ce point de vue a tendu à laisser percevoir que cette carte ne disait pas tout mais résumait l'essentiel dans une conception substantialiste. La confusion est née de ce qu'il ne s'agissait pas d'identité mais de simples identifiants, d'une série de critères permettant de décrire et de retrouver une personne à partir d'attributs physiques. Renouant avec cette vision anthropométrique, une première tendance actuelle est dans une certaine mesure de revenir au corps en développant de nouveaux marqueurs biologiques comme l'A.D.N. ou la reconnaissance d'iris. Elle résulte des innovations scientifiques et de la moindre fiabilité des données juridiques et d'état civil (domicile mobile, visage refait, nom modifié). Une seconde

tendance se concentre sur de purs identifiants techniques, sous forme numérique, notamment sur Internet. Pourtant, Internet est aussi la « structure » où il est intégralement possible de se créer une nouvelle identité (pseudonyme, fausses informations, anonymat total), néanmoins cela ne permet pas de s'inscrire dans un réseau relationnel.

J.-C. Kaufmann envisage ensuite différents points de vue sur l'identité. Freud et la logique de la mêmeté, le mécanisme psychique d'identification, opération par laquelle le sujet humain se constitue. Erikson qui insiste sur la sensation subjective en la reliant au contexte social, privilégiant le désir d'unité et le besoin de confiance dans la quête identitaire. Il parle de « sentiment d'identité », mettant en avant la dimension subjective à l'œuvre. Selon certains, il décrit non l'identité mais ses crises, non une structure mais une rupture. Les aspects pathologiques de l'identité l'emportent sur sa conceptualisation globale. C'est un reproche qu'il est aussi possible de faire à E. Badinter. Pour Mead, « le Soi est moins une substance qu'un processus », il résulte de l'interaction entre le Moi comme moment de perception et d'interprétation de ce qui nous entoure et le Je comme moment de réponse active du sujet à ce qui l'entoure.

Ce qui frappe J.-C. Kaufmann, c'est la multiplication de la notion d'identité⁷. Ainsi, renvoyant à un questionnement positif de type réflexif par rapport à soi-même (qui suis-je ?), ou à une position de type plus spirituel, « l'identité se transforme en équivalent moderne de l'âme » [p. 35]. La grande difficulté à résoudre demeure celle de l'articulation de l'objectif et du subjectif : construction subjective, elle ne peut ignorer la « réalité concrète de l'individu ou du groupe, matière première de l'identification », elle se construit à partir du « malaxage » des deux. Cette définition consensuelle propose une conception ouverte et dynamique de l'identité.

Le consensus est néanmoins fragile et limité. Il convient en effet d'analyser comment l'individu est produit par son histoire tout en la produisant. La sociologie, dépassant le subjectivisme de la psychologie, utilise l'identité non comme une notion secondaire mais comme un concept central, en raccordant les identités aux cadres sociaux. Il convient ainsi de s'interroger sur les articulations individu/rôle et individu/société. Selon J.-C. Kaufmann, la sociologie présente néanmoins un paradoxe : la fusion, voire la confusion, entre individu et identité. Pour Norbert Elias, c'est l'individu qui est un processus. Il faut définir le phénomène précis de l'identité dans l'ensemble de la fabrique de l'individu. Notion du sens commun, souvent perçue avec une connotation essentialiste, elle est peut-être, surtout selon J.-C.

7

Ainsi, le droit à l'information sur les conditions de la naissance pour les enfants nés sous X devient un droit à l'identité...

Kaufmann, la forme que tend à prendre la question sociale.

2. Le retournement historique : Une théorie de l'identité

Il s'agit de séparer clairement individu et identité et d'inscrire le phénomène identitaire dans l'histoire. J.-C. Kaufmann revient sur l'existence d'une mémoire sociale, séparée des individus sur laquelle il a insisté dans son ouvrage *Ego*. A la suite de Françoise Héritier, il s'attarde sur l'identité samo, « rôle assigné et consenti, intériorisé et voulu, qui est tout entier contenu dans le nom, nom lignager et nom individuel » [p. 58]. J.-C. Kaufmann évoque ensuite Bourdieu pour qui l'identité individuelle n'est pour l'essentiel rien d'autre qu'un effet des habitus sociaux. Lévi-Strauss vient ensuite. Celui-ci résume ainsi l'histoire de l'identité : une conversion entre cette identité qui vient du dehors dans la pensée samo et celle que nous-mêmes essayons d'établir du dedans.

Certains individus ont joué un rôle notable dans l'histoire de l'invention de soi, ils se sont constitués en sujets : les intellectuels ou les aventuriers par exemple. L'Etat a été déterminant dans l'individualisation de la société, dans la constitution des identités. Parallèlement s'est mis en place une volonté politique d'organiser la société, de contraindre les identités. Le sentiment d'identité individuelle s'est accentué et diffusé durant le 19^{ème} siècle comme le montre les progrès des journaux intimes. Le romantisme est un courant particulièrement emblématique de ce mouvement.

La fabrication sociale des individus par « le programme institutionnel » a pu les empêcher d'avoir une représentation d'eux-mêmes. Pour J.-C. Kaufmann, la « pré-histoire » du processus identitaire est dans le reflet, l'idée de soi qui a traversé toutes les sociétés sous des modalités diverses. L'image de soi peut ainsi être perçue comme la matière première de la construction identitaire. Alain Corbin note ainsi combien, dans la seconde partie du 19^{ème} siècle, la diffusion du miroir et du portrait photographique représentent des instruments favorisant le développement du questionnement existentiel à partir du regard narcissique.

Dans les rapports avec autrui, les rôles sociaux ont aussi une part essentielle. On identifie ces rôles avant d'évaluer comment l'individu les remplit. Certes, l'identité ne se réduit pas à la tenue d'un rôle ou même de plusieurs. Mais l'individu à travers ces rôles multiplie ses identités ponctuelles, virtuelles. Elles deviennent des « soi possibles » selon Herbert Markus et Paula Nurius. Mais à la différence des identités virtuelles, les soi possibles ne sont pas que le fruit de l'imagination : l'expérience personnelle, le contexte social et les réactions d'autrui sont prises en compte. Or la subjectivité tend à devenir une question

collective, le sort du monde dépend de plus en plus des regards sur soi de chacun, bien qu'ils soient intimes et secrets. Le travail identitaire semble prendre aujourd'hui la forme d'une contrainte obligatoire : donner un sens à sa vie semble devenir une obligation.

Ce long processus d'individualisation de la société a conduit à une évolution de la perception de l'intime : il n'est plus seulement le lieu du secret, de la liberté de conscience, il devient ce qui permet de se déprendre d'un destin au profit de la liberté de choisir sa vie – la presse féminine constitue un des éléments de ces institutions du soi. L'individu se transforme en sujet, maître de son existence.

Ainsi, pour J.-C. Kaufmann, l'identité est « un processus historiquement nouveau, lié à l'émergence du sujet, et dont l'essentiel tourne autour de la fabrication du sens » [p. 82]. L'identité est un système permanent de clôture et d'intégration du sens, dont le modèle est la totalité.

3. 2 Avis de l'auteur de la fiche

Lisant livres et articles sur le plafond de verre, les femmes et l'entreprise, l'identité féminine, la construction de la féminité, le machisme, les rapports entre les sexes d'un point de vue trop strictement féminin, il nous a semblé qu'à l'occasion d'un travail requérant une lecture critique, la plus objective possible, il serait fécond de nous pencher sur la question de l'identité masculine. Certes abordée par E. Badinter ; une femme. Qui plus est longtemps perçue comme « féministe ». Paradoxalement, l'ouvrage a mis en question nos « certitudes féministes », nous a permis de nous interroger sur la masculinité dans les sociétés post-industrielles actuelles, l'éducation des hommes, le rôle des pères, la perception de l'homosexualité. Autant d'interrogations que nous soulevions peu – convaincus par les idées d'Elena Belotti, attachés à nous complaire dans un questionnement sur la dissemblance des sexes, leur altérité, la complexité conflictuelle, pour ne pas dire concurrentielle de leur relation et ce plus particulièrement au sein de l'entreprise. Malgré son grand intérêt concernant chacun de ces enjeux, l'ouvrage d'E. Badinter recèle de nombreuses failles que nous avons cherchées à envisager au cours du résumé de manière indirecte et que nous essaierons de synthétiser ici.

L'étrangeté du texte vient moins des propos parfois partiels, souvent engagés,

des points de vue (légitimement subjectifs), des affirmations polémiques que de sa présentation qui révèle un caractère que nous qualifierons de « pseudo-scientifique », notamment parce que les sources ne sont jamais hiérarchisées. Ainsi, rien de plus passionnant que les références à la littérature, et particulièrement aux romanciers américains contemporains – mais peuvent-elles être (doivent-elles être) sur le même plan que des sondages, des statistiques accomplies par on ne sait quel organisme, des théories psychanalytiques jamais envisagées dans leur caractère certes fécond mais hypothétique, des études sociologiques qui seules parmi cette accumulation de sources peuvent revendiquer leur scientificité ?

Ainsi, E. Badinter multiplie les généralisations étranges, à partir d'études aujourd'hui datées, qui déroutent le lecteur. La présentation des références semble parfois bien peu scientifique : ainsi peut-on lire p. 133 à propos du rôle du père : « Moins mystique et mythique que le très jungien Robert Bly, Samuel Osherson aboutit aux mêmes conclusions. Il fait état de plusieurs études qui prouvent que les jeunes gens qui ont été pris en charge par un aîné, un professeur à l'Université ou un homme plus expérimenté sur le lieu de travail, réussissent mieux leur vie et sont plus mûrs que ceux qui n'ont pas connu de mentor. »...Elle aussi « fait état » d'études...au lecteur de s'y retrouver...La conclusion paraît relever du bon sens, néanmoins, l'emploi du terme « prouver » tend montrer le désir de vérification, de rationalisation de l'information, son caractère scientifique. Or jamais on ne connaît jamais précisément la date, le lieu de l'étude, le nombre de personnes concernées, les modalités de cette étude. Ce manque de précision est très fréquent dans l'ouvrage d'E. Badinter, ce qui nuit à sa qualité alors qu'à première vue il semble particulièrement documenté.

De même, son ouvrage s'appuie bien souvent sur des exemples littéraires, comme si l'imaginaire de certains écrivains était représentatif de faits sociaux. La littérature les donne peut-être à voir, inspire une réflexion sur les comportements humains, mais comment théoriser à partir de la fiction ? Ecrire que « la littérature américaine, autobiographique ou non, est riche de récits sur l'enfance et l'adolescence des garçons transformés par les sports virils » [p. 144], est-ce prouver que les garçons les pratiquent dans un but de masculinisation ? Les exemples littéraires servent trop souvent de preuve, et pas assez d'illustration nous semble-t-il. Dans la seconde partie, ce travers devient encore plus frappant, notamment dans les pages qui mettent en parallèles homophobie et haine de soi [p. 185 et suivantes.].

Certaines phrases d'E. Badinter semblent accumuler des points de vue subjectifs. Ainsi, la surreprésentation masculine des troubles psychiatriques est évoquée, sans

autre apport ; de même, il est écrit que « les homophobes sont des personnes conservatrices, rigides, favorables au maintien des rôles sexuels traditionnels » [p. 174] sans que le questionnement ne soit approfondi. Le chapitre sur l'homosexualité masculine est intéressant, mais une véritable réflexion sur l'homophobie ne se fait jamais jour. De même, l'homosexualité féminine permettrait peut-être aussi de réfléchir sur l'homosexualité (et l'identité masculine). Il est intéressant d'envisager l'apport des *Gay Studies* à la réflexion féministe. De même, développant l'analogie « entre la femme et le juif », « la coïncidence entre la misogynie et l'antisémitisme » [p. 184], et souvent l'homophobie, E. Badinter s'appuie uniquement sur un récit de Sigmund Freud.

Néanmoins, l'ouvrage, bien que légèrement daté, invite à porté un regard neuf sur les relations hommes/femmes et la construction des ces rapports, sur nos sociétés (comparées avec justesse nous semble-t-il aux sociétés « sans Histoire »), sur les relations au sein du monde du travail, sur la famille telle qu'elle se donne à voir et à vivre aujourd'hui.

L'invention de soi est un ouvrage dont l'intérêt réside peut-être dans l'importance accordée à ce qui est traditionnellement considéré comme des détails du quotidien. A le lire, on perçoit le rôle essentiel du miroir, du journal intime, de la carte d'identité. A l'issue de la lecture, on porte sur les objets et notre rapport à nous-mêmes un regard neuf. On s'interroge ainsi sur la pratique du curriculum vitae et cette « essence » de nos existences qui y est subsumée : « expériences professionnelles, formation, centres d'intérêt ». Une autre vision de l'identité... Le texte de J.-C. Kaufmann, dans sa quête d'une définition juste, dans sa dimension généalogique, dans son désir de synthèse invite à lire de manière critique l'ouvrage d'E. Badinter. Comme Erikson, il semblerait qu'elle tende à faire de la vie « une maladie identitaire chronique » suivant la formule d'Ehrenberg citée par J.-C. Kaufmann page 31. La quête identitaire masculine ne définit pas le sujet selon elle, mais ne cesse de mettre à mal la définition de soi, de détruire les repères. Ainsi privilégie-t-elle l'enfance et l'adolescence – les moments de transition, où la personnalité évolue de manière plus rapide – à l'âge adulte. La définition à laquelle aboutit J.-C. Kaufmann : l'identité est « un processus historiquement nouveau, lié à l'émergence du sujet, et dont l'essentiel tourne autour de la fabrication du sens » [p. 82], un système permanent de clôture et d'intégration du sens, dont le modèle est la totalité, nous semble constituer une base très féconde pour aborder l'ouvrage d'E. Badinter mais aussi pour questionner de manière personnelle la construction de l'identité.

4. Bibliographie de l'auteur

4. 1 Ouvrages historiques :

- *L'Amour en plus, Histoire de l'amour maternel, 17^{ème} au 20^{ème} siècle*, Paris, Flammarion, 1981, 372 p.
- *Emilie, Emilie, ou l'ambition féminine au 18^{ème} siècle*, Paris, LGF, 1983, 467 p.
- *Les « Remontrances » de Malesherbes (1771-1775)*, Paris, Tallandier, 1985, 300 p.
- *Correspondance inédite de Condorcet et de Madame Suard (1771-1791)*, Paris, Fayard, 1988, 262 p.
- *Condorcet, un intellectuel en politique (1743-1794)*, Paris, Fayard, 1989, 658 p.
- *Les Passions intellectuelles, tome 1 : Désirs de gloire (1735-1751)*, Paris, Fayard, 1999, 544 p.
- *Les Passions intellectuelles, tome 2 : Exigence de dignité (1751-1762)*, Paris, Fayard, 2002, 460 p.
- *Madame du Châtelet, Madame d'Epinay ou l'Ambition féminine au 18^{ème} siècle*, Paris, Flammarion, 2006, 291 p.
- *Les Passions intellectuelles, tome 3 : Volonté de pouvoir (1762-1778)*, Paris, Fayard, 2007, 394 p.

4. 2. Ouvrages sociologiques et essais :

- *L'Un est l'Autre*, Paris, LGF, 1986, 382 p.
- *XY, De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992, 320 p.
- *Fausse route : Réflexions sur 30 années de féminisme*, Paris, Odile Jacob, 2003, 221 p.
- *Dead End Feminism*, Cambridge, Polity Press, 2006, 137 p.

4. 3. Préfaces :

- *Thomas, Diderot, Madame d'Épinay : qu'est-ce qu'une femme ?*, Paris, POL, 1989, 208 p.
- *Condorcet, Prudhomme, Guyomar : Paroles d'hommes (1790-1793)*, Paris, POL, 1989, 192 p.
- Madame du Châtelet, *Discours sur le bonheur*, Paris, Rivages, 1997, 74 p.
- Madame d'Épinay, *Les Contre-Confessions, tome 1*, Paris, Mercure de France, 2000, 626 p.
- Madame d'Épinay, *Les Contre-Confessions, tome 2, Histoire de Madame de Montbrillant*, Paris, Mercure de France, 2000, 874 p.

5. Références

Ouvrages :

- AUDEL Jean M., *Les enfants de la terre*, t.1, *Le clan de l'ours des cavernes*, Presse Pocket, Paris, 2002, 536 p.
- BELOTTI Elena G., *Du côté des petites filles*, Editions des femmes, Paris, 1974, 259 p.
- BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, Seuil, Paris, 1998, 134 p.
- HALIMI Gisèle, *La cause des femmes*, Gallimard, Paris, 1992, 305 p.
- KAUFMANN Jean-Claude, « L'identité et son histoire » in *L'invention de soi, Une théorie de l'identité*, Hachette Littératures, Paris, 2004, pp. 5-85

Sites internet :

- Wikipedia : http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89lisabeth_Badinter
- Bibliomonde : <http://www.bibliomonde.com/auteur/elisabeth-badinter-1064.html>
- Sisyphe.org : http://sisyphe.org/article.php3?id_article=598
- Lire.fr : <http://www.lire.fr/portrait.asp/idC=43184&idTC=5&idR=201&idG=>
- P.O.L. : <http://www.pol-editeur.fr/catalogue/ficheauteur.asp?num=9>